

—Nous lisons dans la *Civiltà Catholica* : “ Tout le monde doit comprendre que l’Eglise catholique n’a jamais pu dans le passé et ne pourra jamais dans l’avenir se mettre d’accord avec une secte de révolutionnaires ; qu’elle a sans cesse condamné les conspirations et les révoltes, quelqu’ait été leur prétexte. Aussi, de même que c’était une calomnie des francs-maçons de France, de Belgique et d’Angleterre de dire que le Saint-Siège encourageait et soudoyait le *brigandage* des Deux-Siciles, de même c’était une calomnie de ces mêmes sectaires de dire que des encouragements avaient été expédiés de Rome aux *Fénians*, que l’on pourrait appeler *Mazziniens irlandais*. Cette calomnie, répandue, comme on sait, dans les Etats-Unis pour tromper les Irlandais honnêtes et les enrôler dans la secte, a été exploitée au détriment de l’Eglise par ses ennemis d’outre-mer, répétée à l’envi par ceux d’Europe et prolongée en longs échos dans les feuilles franc-maçonniques, lesquelles ont ajouté ceci, que le Saint-Siège interrogé avait répondu en termes authentiques : *Fenianos non esse inquietandos*, ce qui, vu les circonstances, avait l’avantage de montrer Rome fulminant d’une main les *carbonari* d’Italie et de l’autre bénissant les *Fénians* d’Irlande.

“ Mais au moment où cette calomnie courait en Europe, elle était repoussée victorieusement en Amérique par une lettre de son Eminence le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, à Mgr. Wood, évêque de Philadelphie, lettre où la prétendue réponse de Rome est déclarée *absolument fautive*.

Au reste, le *Times* de Londres se plaint à reconnaître la parfaite attitude du clergé catholique d’Angleterre et d’Irlande et à dire “ qu’il a mérité la reconnaissance du gouvernement et du peuple anglais.”

—Nous n’avons pu, dans nos derniers numéros que constater brièvement la mort d’un homme d’Etat dont le nom est universellement connu, et qui était en Europe pour ainsi dire la personnification de l’Angleterre : lord Palmerston. Nous devons à nos lecteurs quelque chose de plus ; il nous faut aujourd’hui essayer au moins d’esquisser cette figure historique. Nous le ferons en nous appuyant de l’autorité si respectable du *Messenger de la Semaine*, journal catholique publié à Paris :

“ Henri Temple, vicomte de Palmerston, était né le 20 octobre 1784, et il avait dix-huit ans lorsqu’il entra en possession de son titre. Il avait été élevé au collège de Harrow, où il eut pour condisciple lord Aberdeen, Robert Peel et Byron, puis à l’université d’Edimbourg et à celle de Cambridge. Dès 1806, à l’époque de la mort de Pitt, il fut élu membre du parlement ; il n’avait que vingt-deux

ans. Si lord Palmerston eût vécu deux jours de plus, il eût atteint ses quatre-vingt-un ans accomplis. Il n’a pas cessé depuis sa première élection de faire partie de la chambre des Communes, où il a ainsi occupé un siège pendant une suite non interrompue de cinquante-neuf années. Entré en 1807 dans l’administration de lord Portland, comme l’un des lords de l’amirauté, il fut nommé secrétaire de la guerre en 1809 sous le ministère de M. Perceval, ce premier ministre qui périt, en 1812, assassiné dans la chambre des Communes par un nommé Bellingham, dont il avait, dit-on, refusé d’accueillir les réclamations. Au moment de la retraite de lord Wellington en 1830, lord Palmerston devint secrétaire des affaires étrangères et conserva ce poste jusqu’à la dissolution du cabinet whig en 1834 ; mais il y reentra l’année suivante, pour s’en démettre de nouveau en 1841. Les whigs étant revenus au pouvoir en 1846, il les suivit encore dans l’administration, comme secrétaire des affaires étrangères, et le fut jusqu’en 1851. Bref, il fit partie de treize ministères sur dix-huit. Au moment de sa mort, Palmerston était premier ministre d’Angleterre, chevalier de la Jarretière, chevalier de la Grande-Croix du Bain, lord gardien des Cinq Ports, etc.

“ Lord Palmerston était la plus remarquable, la plus complète personnification du peuple anglais ; il en résumait au plus haut degré les instincts, les passions, les mœurs, les défauts et les qualités. Il savait traiter familièrement et quelquefois humoristiquement les sujets les plus sérieux ; il possédait à merveille le secret de faire vibrer les cordes sensibles de la nation ; c’était, enfin, un Anglais avant tout. C’est pourquoi probablement son nom n’a pas toujours été sympathique en France, du temps où Français et Anglais étaient plus empressés à rechercher ce qui les divisait que ce qui les rapprochait. Lord Palmerston, secrétaire général de la guerre pendant vingt ans à partir de 1809, puis secrétaire des affaires étrangères à diverses reprises, avait eu beaucoup à s’occuper des Français à son point de vue d’Anglais, pour qu’il pût en être autrement. Du reste, nous devons le dire, lord Palmerston, considéré comme homme privé, avait au point suprême le don de plaire ; il était, quand il le voulait, bienveillant, aimable, courtois, plein de séductions. Dans ses fonctions officielles, c’était l’homme d’Etat anglais par excellence ; dans ses relations personnelles, et pour ceux qu’il recevait à son foyer et dans ses salons, c’était le gentilhomme accompli, le grand seigneur anglais affable, distingué, prévenant, cordial, vous accueillant avec un franc sourire et une bonne poignée de main. Vos de près, ces lords d’Angleterre sont bien différents de ce que la politique nous les montre, bien plus différents encore de ce que le vaudeville nous les représente.

“ Lord Palmerston avait été quelque peu journaliste dans sa jeunesse. Il épancha plus d’une fois alors sa verve sarcastique dans les journaux de Londres spécialement voués à la satire. Il eut pour collaborateurs le docte Wilson, Croker, le plus redoutable des critiques, et jusqu’au sérieux Robert Peel. On a conservé le souvenir d’un article de lui,